

Super Mama

Début Novembre 1990 – 19heures.

Il fait nuit noire et le minibus roule au juger sous un orage d'une rare violence, sur la route qui nous conduit de Lomé, la capitale, à Sokodé, au nord du Togo.

La dizaine de passagers et moi sommes responsables loisirs de Comités d'Entreprises et invités par l'agence Nord Vacances à découvrir un circuit Bénin – Togo de douze jours, dans le but de le proposer au personnel de nos établissements respectifs. C'est ce qu'on appelle un « éductour » ou « voyage d'étude ». Le directeur de l'agence, Jean-Michel, nous accompagne. Il avait pris soin de ne choisir que des mordus d'Afrique, tous piqués par la soif d'aventure. Ce voyage complètement atypique était une première, un test. Nous en étions les cobayes.

Nous scrutons la route comme si nous tenions le volant. Les « Attention ! » et autres cris d'inquiétude se succèdent à chaque vision surprise d'un obstacle : branches d'arbres, animaux morts ou qui traversent.

Soudain, on entend crier Sylvie, du CE d'une mairie parisienne, « Arrêtez-vous, vite, y-a quelqu'un sur la route !! ». Le chauffeur recule puis se gare sur le bas-côté. Tout le monde descend et se précipite, toutes lampes frontales éclairées, au-devant d'une scène hallucinante. Déjà trempés de la tête aux pieds, on reste tous ébahis, oubliant le vent et la pluie battante : un jeune togolais est allongé sur le macadam, inanimé. Il porte une large entaille qui fait le tour de sa cuisse. La blessure est d'autant plus impressionnante que la couleur rose de la plaie ressort vivement sur le noir de sa peau. On décide alors d'envoyer une partie du groupe chercher du secours au village suivant avec le minibus, pendant que les autres restent protéger le jeune homme de la circulation routière, même si elle est pratiquement nulle. Peu de temps après, le minibus revient, suivi de loin par un villageois qui pousse une brouette. Insolite, oui ! Mais dans cette nuit de folie, plus rien ne nous semble étrange. L'homme à la brouette nous explique que le jeune homme est épileptique. Comme certains considèrent que ce handicap est néfaste pour le village, ils décident de l'éliminer. Mais avant, pour que son sacrifice profite à la communauté, ils découpent les membres du « pestiféré » pour les vendre... !!! On est donc arrivé pile au moment de l'opération !

Le villageois décline notre proposition de conduire le blessé au prochain dispensaire, malgré notre offre de payer les soins (pas de sécu au Togo). Alors on l'aide à placer le jeune homme dans la brouette, et on les regarde longuement s'éloigner vers le village, avant de reprendre la route, sous la bourrasque. Un silence pesant trouble nos méditations, alors que les cieux zébrés d'éclairs semblent nous dire : « Bienvenue en Afrique ».

Les jours suivants, nous roulons de village en village, jusqu'à la frontière nord avec le Bénin, sur des pistes en latérite. La chaleur étouffante du sahel nous oblige à rouler fenêtres grandes ouvertes. La poussière soulevée par le minibus vient se coller sur nos visages trempés de sueur, et nous pare d'un épais masque rouge-orangé. Nous apprécions la gentillesse et l'accueil des villageois. La plupart cultivent le sorgho, dont les grappes rouges ou noires décorent les soukalas, leurs petites cases rondes flanquées de tourelles au toit conique couvert de palmes.

Après une incursion dans le parc de la Pendjari, à cheval sur le Bénin et le Burkina Faso, une région aride, légèrement arbustive et plutôt pauvre en faune et flore, nous mettons le cap vers le sud.

Haïti est connu pour ses rites Vaudou, mais le berceau de cette religion se trouve bien au Bénin. Grâce aux relations de Jean-Michel, nous avons la chance et l'honneur d'être invités par le Pape du Vaudou, L'accueil est cérémonial. Il trône sur le pas de porte de sa case, une humble résidence, entouré de tous les dignitaires de sa cour. Nous l'écoutons religieusement, quelque peu impressionnés, au début, avant d'être « gavés » par son discours prônant les mérites d'une croyance qui n'est manifestement pas la sienne, mais qui lui permet de faire fortune en régnant sur un empire qui s'étend jusqu'au Brésil et bien sûr en Haïti.

Le clou du voyage, c'est Ganvié, la plus grande cité lacustre du monde, bâtie sur le lac Nokoué au XVIII^e siècle, à l'époque où des razzias esclavagistes ont poussé les populations de la région à venir se réfugier dans les marécages pour échapper à un triste sort. Jean-Michel nous présente Fally Adjidjola, la Mama, soixante-quinze ans, qui règne sur l'économie du Bénin. Elle appartient à l'ethnie des Fons, une communauté répartie autour du lac sur une région qui s'étend à la fois au Bénin et au Nigéria. Quand elle était jeune, elle allait souvent rendre visite à ses cousins du Nigéria, et en profitait pour rapporter dans sa pirogue des produits de consommation courante bien meilleur marché qu'au Bénin. Ses amis lui demandaient régulièrement, puis de plus en plus souvent, de les approvisionner pour pas cher en nourriture, en vêtements ainsi qu'en essence, le Nigéria faisant partie des géants du pétrole. Au fil du temps, la Mama dut acheter de plus en plus de bateaux de plus en plus grands pour répondre à la demande croissante. Aujourd'hui, ce trafic représente 80% du commerce extérieur du Bénin. Le préfet de Ganvié reconnaît l'illégalité de ces importations, mais il ferme les yeux. Il considère qu'il s'agit là d'une soupe sociale, en attendant de régler le problème en interne.

En prévision d'un développement espéré du tourisme au Bénin, Jean-Michel a acheté, à parts égales avec la Mama, deux cases côte à côte qu'il va aménager en hôtel – restaurant sur pilotis, le plus sommaire qu'on puisse imaginer : la plus grande sera équipée d'une petite table, quelques chaises et du strict minimum

pour cuisiner (surtout des œufs et du poulet). La seconde fera office de chambre, avec un lit double protégé par une moustiquaire.

Lors de notre visite-promenade en pirogue dans le village, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a sûrement un sacré reportage à faire dans cette lagune, en impliquant la Mama. J'en parle alors à Jean-Michel qui accepte immédiatement l'idée, ce qui pourrait faciliter la promotion de ses futurs circuits. Le projet pourra se concrétiser en novembre prochain (1991). J'aurais à payer le vol et les bakchichs, mais le gîte et les repas me seront offerts dans les cases qui seront tout juste aménagées.

Quelques mois plus tard...

Je contacte Jean-Michel, patron de l'agence Nord-Vacances, pour un retour au Bénin première quinzaine de novembre. Il réserve l'hôtel « La Croix du Sud » pour ma première nuit à Cotonou, et la chambre de la case à Ganvié, la cité lacustre. Je m'occupe des billets d'avion, du visa, de la location à Paris d'une caméra vidéo pour cassettes HI8, l'ancêtre du numérique. C'est la première fois que je vais tourner en vidéo avec une grosse caméra d'épaule, plus stable qu'un petit modèle.

Pour optimiser le projet, je dois me focaliser dès maintenant sur le sujet et écrire le synopsis et le scénario. Il faut définir les moments forts, comme les interviews de la Mama, du Préfet de région, des « passeurs d'essence », des gens qui achètent l'essence en ville, etc... ; définir quand et comment les rencontrer, et avec qui, pour élaborer un calendrier idéal de tournage. Je passe des nuits entières à cogiter, à revoir mes plans, et à me faire tellement peur que je formalise tout ce que ma femme, Annie, aurait à faire, au plan administratif, si je ne rentrais pas... !! Je mets ces consignes sous enveloppe, elle-même bien cachée dans un tiroir.

La veille du départ, début novembre, je vérifie mes papiers (passeport, visa, billets d'avion) et mon paquetage, un petit sac en toile pour le minimum toilette, une seule tenue de rechange, short et tee-shirt. Ma fille Caroline, 10 ans, vient à mes côtés.

« Pourquoi tu pars tout le temps, comme ça ? »

Je l'entraîne vers le fauteuil, côté jardin, l'endroit qu'on préfère tous. D'ici, on a une belle vue reposante sur notre parc. Le spectacle est permanent. On y voit défiler quantité d'oiseaux : mésanges, rouge-gorge, rouge-queue, gobemouche, pivert, geai et tant d'autres ... mais plus d'hirondelles. Les insecticides et pesticides ont eu raison des insectes, leur nourriture de base. Bonne nouvelle : plus de moustique l'été, mais en conséquence, plus de chauve-souris. Les lapins pullulent. Leurs terriers sont dissimulés sous de larges junipérus. Chez nous, ils sont en sécurité, loin des chasseurs, mais restent à la

merci du renard, qui nous rend de furtives visites, toutes aussi rares que le passage féérique d'un écureuil ou d'une biche. Pour rien au monde on ne voudrait quitter ce havre de bien-être.

Caroline vient se blottir contre moi, assise sur mes genoux. Comme à son habitude, elle prend mon poignet et commence à palper mes veines, celles qui ressortent, pour bien sentir le battement du pouls. On ne parle pas, on est bien.

Je ne me souviens pas avoir répondu à sa question...

Je ne suis jamais parti en déplacement ou en voyage avec cette impression étrange, aujourd'hui, d'abandonner un petit paradis, peuplé de trois êtres merveilleux, sensibles, fragiles, qui devront se débrouiller sans moi, même si Annie m'a souvent prouvé qu'elle savait parfaitement gérer des situations complexes.

Je quitte mon doux cocon après le petit-déjeuner pour une journée que je pressens ardue. J'ai hâte d'arriver et de me détendre à l'hôtel de « La Croix du Sud » à Cotonou. Mais il faut d'abord récupérer la caméra et son pied chez Vidéo Plus, à Courbevoie. Le technicien m'explique rapidement les rudiments d'utilisation de la caméra, une grosse Sony HI8, bourrée de touches et de voyants. Il est déjà 15h30, je voudrais être à Roissy avant 16h30 pour un décollage à 19h30. Alors pas le temps de trainer pour recueillir des infos techniques qui ne me serviront jamais. La caméra voyagera dans une valise bleue métallique, antichocs, d'environ 50 cm x 40 cm x 40 cm, donc très encombrante et lourde. Pas vraiment ce que j'avais imaginé. Quant au pied, les dimensions de sa housse me dissuadent de le prendre. Je mets la valise dans la voiture et file à l'aéroport. Je commence à bouillir de l'intérieur : vais-je savoir maîtriser la caméra ? Les images seront-elles stables sans le pied ? Comment faire un reportage « discret » avec un matériel aussi voyant ? Je me pose ce genre de questions quand j'entends une info inquiétante à la radio : « Suite à un mouvement de grève, la plupart des vols sont annulés, sauf pour quelques destinations internationales ! » Panique à bord. Je continue à rouler en imaginant le pire : l'abandon du projet qui m'avait tant absorbé, motivé, effrayé parfois.

Arrivé au parking, je monte de suite dans le hall d'accueil, chargé de mon sac et de la valise bleue. J'appréhende de découvrir les infos du tableau d'affichage des départs. La pression monte, le cœur s'emballe... puis le calme refait surface : mon vol est maintenu ! *Yeessss !!*

Très détendu, je m'endors dans l'avion, après un bon gin-tonic suivi d'un repas légèrement épicé, en prélude aux spécialités de la gastronomie béninoise.

Le passage au contrôle douanier est compliqué. Je dois convaincre le préposé que je ne suis pas un reporter pro, mais juste un touriste qui vient filmer les techniques de pêche au Bénin. Et que j'ai acheté une bonne caméra pour assouvir ma passion de cinéaste amateur. D'ailleurs, cette caméra utilise des petites cassettes très différentes des grosses cassettes standards de la TV. Bien que dubitatif, il consent à me libérer.

Je vais enfin pouvoir me détendre à l'hôtel de « La Croix du Sud ». Quelqu'un me conduira à Ganvié demain matin. L'hôtel est constitué d'un ensemble de cases à deux pièces : chambre – salle de bain. Après un repas léger et une bonne bière bien fraîche, minuit sonne et je plonge dans les bras de Morphée.

Soudain, en pleine nuit, je me sens violemment éjecté vers le plafond avant de retomber sur mon lit. Je sombre alors dans un état second. Je suis hébété puis certain d'être à nouveau lucide. J'allume ma lampe frontale, puis celle de la chambre. Je me demande ce qui a pu m'arriver. J'ai la conviction que ma dernière heure est arrivée, que c'est maintenant ! J'assume la situation avec un calme désesparant, sans le moindre regret, sans inquiétude. Une seule pensée me traverse l'esprit : prévenir Annie pour lui dire où se trouvent les documents que j'ai renseignés pour elle, au cas où...

Je parviens à peine à sortir du lit, puis à ramper jusqu'à la salle de bain pour me passer la tête sous l'eau. Je sors de la case en titubant et marche lentement jusqu'à la réception, située à cinquante mètres.

L'employé est assoupi derrière son comptoir. Il sursaute en m'entendant approcher.

« Excusez-moi, c'est possible de téléphoner en France ? »

Il me dévisage en se demandant ce que je peux bien avoir d'urgent à dire en pleine nuit, et me répond avec un fort accent d'Afrique profonde.

« Ce n'est pas possible à l'étranger. Seulement demain matin ». Je me dis que je ne serai peut-être plus là demain, alors que je me sens pourtant bien. Il faudrait sans doute que je retourne dormir, mais je crains de revivre une nouvelle « montée au plafond ».

« En attendant, il me faudrait un médicament pour dormir. Vous savez s'il y a une pharmacie d'ouverte ? »

« C'est pas loin, juste à dix minutes d'ici »

« Vous pouvez y aller ? »

« Je ne peux pas quitter mon service, j'ai pas le droit »

« Je ne pourrai jamais aller jusque là-bas. Où vous y aller, où je risque de mourir ici ». Saisi d'effroi, il bondit de son siège.

« Bougez pas, j'y vais tout de suite ! ».

Au bout d'une demi-heure, le réceptionniste revient avec une petite boîte de comprimés : du valium.

« Je ne connais pas ce produit. Je peux en prendre combien ? ».

« J'appelle la pharmacienne. Elle va vous expliquer ». Il me passe le combiné.

Une charmante voix me conseille de prendre un comprimé de suite, puis un second si je ne dors pas au bout d'un quart d'heure.

Sitôt dit, sitôt fait. Je retourne à la case et me recouche. Un quart d'heure plus tard... j'avale le second comprimé, très sceptique ; et si ce produit n'avait aucun effet ?

La sonnerie du réveil me surprend en plein sommeil. Je ne suis pas du tout surpris d'être encore en vie, mais stupéfait au souvenir de cette nuit hallucinante, avec cette réaction incompréhensible de me sentir mourir. Et dire que j'aurais pu appeler Annie, pour rien... Je n'ose imaginer son affolement !

Maintenant, je dois penser à mon reportage. Un jeune homme, la trentaine, plutôt menu, m'attend à la réception. C'est Fatiou, le fils de la Mama. Je ne peux m'empêcher de lui raconter ma mésaventure. Sourire aux lèvres, il me propose une explication singulière.

« Tu vas faire un bon travail au Bénin, parce que maintenant, tu es sous la protection du Vaudou ! ».

Une barque à moteur nous conduit de Cotonou à Ganvié. Toujours la même animation sur la cité lacustre. On se rend d'abord chez la Mama, personnage d'une impressionnante stature, vêtue d'un magnifique boubou bleu orné de grosses fleurs aux couleurs très vives. Elle se prête volontiers à une séance d'interview. Consciente de l'image qu'elle renvoie, elle me parle de l'origine de l'importation des produits du Nigéria et de son rôle dans l'organisation de ce trafic. Ses propos sont parfaitement maîtrisés, exprimés avec calme. Elle impose le respect. A soixante-quinze ans, elle ne s'occupe plus des affaires. Elle a cédé la place au Pacha, l'ancien maire de Ganvié, assisté de Fatiou.

Avec Fatiou, on met au point le programme de tournage que j'ai prévu :

- une journée sur la lagune pour « planter le décor »,
- une journée avec le préfet de région et le Pacha (accueil chaleureux de ces deux personnalités, qui vont répondre sans langue de bois à mes questions),
- trois jours pour suivre les bateaux de transport de marchandises au retour du Nigéria, avec interview à bord,
- un jour au Nigéria pour filmer l'achat et le chargement aux sources d'approvisionnement.
- une journée à Cotonou pour la vente de l'essence dans les rues de la ville.

On se met d'accord sur le paiement du pilote et des frais d'essence de la barque, ainsi que sur le montant des bakchichs nécessaires au bon déroulement des opérations. Je comprends que ces bakchichs incluent une part significative pour Fatiou.

Le soir, le cuisinier de la Mama me prépare une délicieuse omelette aux herbes (vaudou ?). Je m'installe ensuite dans ma case. La nuit est tombée. Le tumulte de la journée s'est estompé. Quelques voix troublent parfois le silence. Au loin, une radio diffuse des airs de musique locale. Tout près, sous mes pieds, je distingue le clapotis des eaux du lac. Je savoure ce moment de répit, récompense d'une journée bien remplie avec un programme de tournage bien

rôdé. J'ai hâte de passer aux actes. Mais l'angoisse d'une crise d'hallucination me hante encore. Je reprends un comprimé de valium, et finis par m'endormir.

Les premiers cris des vendeuses du marché sur l'eau m'arrachent à mon sommeil. Je me lève frais et dispo pour prendre une douche rapide limitée par la contenance d'un petit réservoir rempli deux fois par jour. Le tout à quatre-vingt centimètres au-dessus des toilettes, c'est-à-dire les eaux du lac, riches en poissons, rats et moult détritiques. Il fait bon pour profiter du petit déjeuner : œufs sur le plat - café au lait, servis par le cuistot, toujours souriant, curieux, blagueur. Une petite fille pointe le bout de son nez puis entre timidement pour me saluer. C'est Ernestine, sa fille, environ dix ans. Elle porte un prénom hérité de la période coloniale, quand le Bénin s'appelait alors Dahomey. Elle est vive, aussi curieuse que son père, et fière de me parler de son école, fière d'apprendre. Et moi, je suis fier qu'elle m'ait déjà accepté. Mon intégration dans ce monde si particulier prend forme. Des liens presque familiaux se tissent, en toute simplicité.

Fatiou arrive en barque à moteur, détendu, relax, pour un tour d'horizon de la cité. L'activité du village est axée sur le petit commerce, surtout géré par les femmes, vêtues de boubous chatoyants aux mille couleurs. C'est un immense marché flottant, où l'on troque à longueur de journée tout le nécessaire du quotidien. On slalome entre les innombrables embarcations. Tout le monde nous salut. Fatiou est très connu et plaisante volontiers.

Il y a même un distributeur d'eau potable : un villageois plutôt débrouillard a réussi à pomper l'eau d'une nappe souterraine, ce qui arrondit largement ses fins de mois. On s'arrête souvent pour bavarder avec les habitants des cases. Certains nous invitent à entrer et nous offrent un thé ou des fruits. J'en profite pour filmer et les interviewer. Les hommes se consacrent aux travaux d'entretien des cases et à la pêche. On croise de nombreuses pirogues à voile pour la pêche. Les voiles sont constituées de bandes de tissu cousues entre elles, semblables à de grands patchworks rafistolés. On pratique la pêche à l'épervier en lançant un filet de forme circulaire lesté de plombs en périphérie. Au contact de l'eau, les plombs se rassemblent et forment une poche qui emprisonne les poissons. L'un d'eux me fait essayer, mais ma technique n'a d'autre résultat qu'un éclat de rires général. D'autres pêcheurs attirent les poissons dans de grandes nasses appelées akadjas. A mon retour, je m'offre une bonne bière, « rafraîchie » dans les eaux tièdes du lac. Ernestine est rentrée de l'école et a déjà fini ses devoirs. Avec une mimique malicieuse, elle me demande de les vérifier, certaine que tout est correct, pour bien me montrer ses compétences. Puis elle prend un air suppliant : « Tu peux m'aider à apprendre mes leçons ? ». Je lui offre mon plus beau sourire d'approbation et elle commence à me réciter une poésie. Sa petite voix me berce de quiétude, de bonheur. Je me sens bien, remonté à bloc pour ma première rencontre avec des passeurs, demain. Mais cette nuit, je prendrai encore un valium...

Notre barque s'éloigne à grande vitesse de la lagune, dans un bruit de moteur assourdissant. Le lit du lac se rétrécit pour déboucher sur l'un des innombrables bras du fleuve Ouémé, tous bordés par une végétation de mangroves et de jacinthes d'eau. On y croise quelques petits trafiquants d'essence. Ils s'inquiètent de savoir si la douane rôde, mais Fatiou les rassure. Rien à craindre dans ce secteur : ils pourraient facilement s'échapper dans ce gigantesque labyrinthe végétal.

En débouchant dans le bras principal, on aperçoit une grande embarcation, au loin. Elle revient du Nigéria. Une autre barque, moins imposante, s'en rapproche.

Arrivé à leur hauteur, Fatiou négocie le montant d'un bakchich, en l'occurrence deux bouteilles de sodabi, l'alcool local de vin de palme, et nous montons à bord. Une dizaine d'employés se préparent à récupérer le chargement de la petite barque. L'essence est cachée à fond de cale, sous un faux plancher de madriers. Le capitaine en soulève un pour me montrer les jerricans. Les marchandises de la petite barque, constituées de produits de consommation beaucoup moins surveillés par la douane, viendront recouvrir la précieuse cargaison. Le transfert s'effectue dans un vacarme incessant de cris et d'ordres. Une véritable fourmilière s'active en tous sens et chacun joue son rôle dans cette chorégraphie bien rôdée. On voit défiler des caisses de boissons, bières et sodas, des montagnes de rouleaux de papier hygiénique, des cartons de produits électroménager, des tissus... La petite barque est rapidement vidée. Son équipage peut rentrer se reposer avant de retourner au Nigéria dans deux ou trois jours pour se réapprovisionner. D'autres petites barques viendront finir de remplir la grande. Elle pourra alors se diriger vers Cotonou, très sereinement, pour y écouler ses cinquante à cent tonnes de marchandises. Le capitaine nous explique que les douaniers interviennent quelques fois.

« Ils peuvent nous faire un PV, mais ils savent que leurs chefs le détruiront. Alors ils préfèrent fermer les yeux sur l'essence et repartir en choisissant un lot de consolation dans ce grand magasin flottant à ciel ouvert. En fait, les douaniers s'acharnent sur les petits trafiquants, non protégés par les autorités, quand ils arrivent en ville ».

Les activités de la Mama bénéficient d'une certaine immunité qui attire la convoitise de nombreux opportunistes.

Ce soir-là, je déguste LA bière qui récompense le tournage de la journée, avec mon ami le cuistot. Un homme accoste la case-resto, monte nous rejoindre et demande à me parler en privé. On va dans ma case.

Faute de sièges, on s'assied sur le lit. Tout est neutre en lui : un boubou marron uni, un visage sans expression, presque triste, une voix dépourvue des intonations propres aux africains. Après quelques échanges de présentation, il entre dans le vif du sujet.

« Vous avez beaucoup de relations ici, au Bénin. Je n'ai pas cette chance. Mais je peux vous procurer beaucoup de drogue, que vous passerez facilement en France ». Je ne m'attendais pas à un tel scénario.

Totalement déconcerté, je continue d'écouter ses propos, de plus en plus détaillés, en me rendant compte que plus il parle, plus je suis impliqué dans une histoire qui risque me dépasser. J'en sais déjà trop pour décliner son offre.

« On ne se connaît pas, vous me proposez un marché qui a l'air très intéressant, mais quelles garanties je vais donner à mes correspondants pour leur prouver votre sérieux ? Comment être sûr de la bonne qualité du produit ? On se reverra quand vous serez prêt et que mon esprit sera disponible. Pour l'instant, je suis concentré sur mon reportage avec la Mama ». J'espère qu'il pense que je suis vraiment intéressé.

Cette situation sur le fil du rasoir m'a un peu déstabilisé. J'en parle à Fatiou, qui me conseille de continuer à botter en touche sous couvert de mon reportage.

Trois jours plus tard, le dealer revient à la charge avec plus de précisions, preuve qu'il me croit partant. Je lui donne rendez-vous pour le 12 novembre, lendemain de mon retour en France. Fatiou se chargera de le recevoir, en lui disant que je suis parti sans prévenir...

Le grand jour est arrivé. Très tôt ce matin, la pirogue quitte Ganvié pour le Nigéria. On doit d'abord se rendre à Lagos, la capitale, pour obtenir l'autorisation de filmer. On prévoit d'y aller par le fleuve. Arrivé à la frontière, on ne voit aucun signe de douane ; juste une bâtisse délabrée, perchée sur la petite falaise de la berge et prête à s'effondrer dans le fleuve. On s'en approche en criant « Y-a quelqu'un ? ». Un petit homme au torse nu apparaît, ébouriffé et encore endormi. On a dû le tirer de son sommeil. Il nous dit qu'ici, c'est le poste pour le commerce fluvial (ça ! un bâtiment officiel ? ...) et qu'il faut se présenter au poste frontière terrestre, sur la route qui conduit à Lagos. Demi-tour jusqu'à cette route. Je confie l'encombrante valise-caméra au pilote de pirogue, mais je ne me sépare pas de la caméra. Une voiture s'arrête de suite pour me prendre en stop avec Fatiou. Quelques minutes suffisent pour arriver à la douane. Une jeune femme en uniforme nous accueille à l'extérieur du poste et demande nos papiers. Pendant qu'elle entre dans les bureaux avec nos passeports, un grand type aux yeux gris, crâne rasé, se présente à nous.

« Intelligentsia. Pourquoi venez-vous au Nigéria ? »

« Pour faire un reportage sur la pêche en Afrique de l'ouest. J'ai déjà tourné au Togo et au Bénin. Je termine par le Nigéria ».

« Vous avez une autorisation ? ».

« On va la récupérer à Lagos ».

« Mais vous êtes ici avec une caméra, sans autorisation ! Suivez-moi ».

Il nous entraîne au sous-sol du bâtiment, dans une pièce minuscule, à peine éclairée par une ampoule suspendue au plafond. Il nous indique deux chaises et nous prie de l'attendre. On s'assied en face d'un policier caché derrière son journal. Au bout d'un quart d'heure de silence pesant, Fatiou montre un signe d'énervement. Je lui suggère de se calmer. Le journal se baisse alors et dévoile le visage et le regard froid et indifférent de notre ange gardien. Ce dernier se replonge de suite dans sa lecture. Je commence vraiment à me sentir mal à l'aise et à imaginer le pire. Qui saurait où nous sommes si nous restions prisonniers dans ce trou ? Fatiou se dit qu'un bon bakchich fera l'affaire. Il sort de sa poche une énorme liasse de billets quand je découvre, derrière moi, une affiche d'information rédigée en anglais : « Toute somme d'argent importante doit être déclarée sous peine de six mois d'emprisonnement minimum, etc... ». Soudain, on entend des bruits de pas dans l'escalier. Pas le temps de prier Fatiou de cacher l'argent. Ce n'est pas le chauve qui revient mais la jeune douanière. Elle nous rend les passeports et nous demande de la suivre au plus vite.

« Prenez ce couloir et retournez au Bénin ! ». Je pense que je cours encore !

Je n'aurai pas d'image sur la récupération de l'essence mais suffisamment de matière pour concocter un reportage présentable, que je vais intituler « Super Mama ».